



PREMIER AMOUR

SAMUEL BECKETT



Stéphane Liard Stéphane Albelda

Créé à Sion, Théâtre Alizé :
13 – 15 octobre 2023



Contact :
Stéphane Albelda
079.244.58.50
stephane.albelda@gmail.com

Argument

« Le tort qu'on a, c'est d'adresser la parole aux gens »

Un homme qui n'a jamais quitté sa chambre, sinon pour aller aux WC et s'occuper quelques heures par semaines des tomates et des œillets, se voit expulsé de chez lui à la mort de son père. Devenu vagabond, il erre dans les cimetières, mangeant son sandwich et sa banane avec plus d'appétit, assis sur une tombe. Sa détermination à éviter tout contact humain est bouleversée par l'irruption de Lulu, femme mystérieuse et tenace.

Ce monologue est la sixième collaboration entre les deux Stéphane. Le projet est né du désir d'explorer le lien intime qui unit le comédien et le metteur en scène dans l'acte de création, à l'opposé des spectacles électriques et baroques auxquels ils étaient habitués.



Le contexte

Samuel Beckett, jeune résistant caché dans le Sud de la France, a composé cette nouvelle en 1945, mais l'a gardée dans un tiroir. Elle ne sera publiée qu'en 1970.

Le personnage de Premier Amour raconte son errance sur le fil d'une mémoire qui vacille. Évitant la société, il en devient un témoin privilégié et caustique. Avec lui, Beckett porte un regard sans concession, mais drôle aussi, sur ce monde convulsif où nous nous agitons pour nous donner l'illusion d'exister.

"Pas de musique, pas de décor, pas de gesticulation", avait exigé, au moment de la création, Jérôme Lindon, directeur des Éditions de Minuit et exécuteur testamentaire de Samuel Beckett.



Stéphane (s). Répétitions, Sahl Hasheesh, Égypte.
Juillet 2023

Note d'intention : **La profondeur des silences**

Stéphane Albelda

Le projet est né sur la proposition de mon homonyme, Stéphane. Un texte de Beckett, pas une œuvre de théâtre, un court récit où le mouvement d'une conscience épouse les contours insaisissables de la mémoire. Je n'y aurais jamais songé moi-même... Malgré ma fascination pour l'intransigeance littéraire et théâtrale de l'auteur, je regardais le texte comme trop rigide, trop ascétique, pour qu'un espace soit accordé à la créativité scénique : trop d'absence en définitive.

Le fait que *Premier amour* me soit proposé avec passion par un comédien inspiré et inspirant m'a intrigué. « Il y a quelque chose dans ce texte... Quelque chose qui me parle... » C'est cette énigme qui a occupé l'espace de la mise en scène : qu'est-ce qui, dans les mots de Beckett, rejoint le cœur de Stéphane, homme de théâtre que j'admire, ami et frère de plateau ?

Cette interrogation, ce fil ténu ressemble à celui qui guide les apnéistes, lorsqu'ils plongent vers les abysses, remontent à la surface avec l'enchantement du silence des profondeurs et murmurent obstinément : je suis vivant.



Stéphane Liard

Diplômé du Cours Florent à Paris en 1996, après dix ans de théâtre amateur et des études de psychologie à Lausanne, Stéphane Liard débute sa carrière sur les planches parisiennes. Son premier rôle professionnel est celui de Pierre dans « Prises de Tête » d'après Olivier Py, mis en scène par son professeur Michel Fau. Cette expérience ouvre la voie à d'autres opportunités. La même année, il joue à Paris dans « La Fille bien gardée » d'Eugène Labiche, sous la direction de Christian Croset, et se confronte également à la mise en scène et au jeu avec « Macbeth » de Shakespeare.

1996 est l'année où il participe à plusieurs productions, comme « Il n'y faut plus penser » de Louis Carmontelle et le « Le Grand Guignol ! », mis en scène par Elodie Cotin, metteur en scène à la comédie de Reims. Ces spectacles le font voyager à travers la France. Son aventure théâtrale se poursuit avec son retour au bercaïl helvétique, où il joue dans « Le Village en Flammes »

dirigé par Doménico Carli et « Le Cercle de Craie caucasien » de Bertolt Brecht dirigé par Gianni Schneider. Les années suivantes, il continue à enrichir son expérience avec une suite de premiers rôles dans des pièces variées : « Iphigénie à Aulis » d'Euripide, « L'Amante anglaise » de Marguerite Duras, « Elle est là » de Nathalie Sarraute, et enfin « les Bonnes » de Jean Genet sous la direction de Anne Cécile Moser.

Au-delà du théâtre, il s'aventure dans la mise en scène avec des projets comme « La Vie passante » de Christian Bobin et « Elixir » au théâtre de Beausobre, mandaté par les écoles morgiennes. Son parcours au cinéma inclut également des premiers rôles dans des courts métrages comme « Jaune Citron » et « Très peu probable », ainsi que des participations à des clips et publicités.

La rencontre avec le metteur en scène Stéphane Albelda en 2015 marque un tournant essentiel dans son parcours, orientant sa carrière vers des collaborations autour de grands spectacles en extérieur (Dracula, Don Quichotte, Saint Exupéry à Sion), mais également dans l'intime : Phèdre, Van Gogh et tout récemment le monologue Premier Amour de Samuel Beckett.

Son parcours détaillé se trouve sur comedien.ch :

<https://www.comedien.ch/comediens/stephane-liard/>



Stéphane Albelda

Artiste de scène (écriture, mise en scène, composition musicale), programmateur de théâtre (Théâtre de Valère, Théâtre Interface Zone Sud, Théâtre Alizé), il obtient, en 2012, un CAS en dramaturgie et performance du texte à l'UNIL et à la HTSR. Il débute dans la musique et fonde le groupe Hugo avec lequel, il enregistre trois albums : *Invisible* (2003), *Les éclaboussures* (2006), *Machines* (2009) et propose de nombreuses créations sur les scènes valaisannes, ainsi qu'à l'extérieur du canton (*Festival Voix de Fête* de Genève, *Exposition Universelle de Milan*). Il compose également des musiques pour le théâtre et collabore avec divers metteurs en scène en tant que dramaturge (Julie Beauvais, Bernard Sartoretti, Danièle Chevrolet, Jean-Gabriel Chobaz, François Marin). Depuis 2006, il dirige la troupe du Lycée-Collège des Creusets avec laquelle il réalise dix-huit spectacles issus du répertoire classique et contemporain. La Troupe des Creusets est largement primée au concours Friscènes de Fribourg, avec *Incendies* de Wajdi Mouawad (2013) et le *Cercle de Craie caucasien* de Bertolt Brecht (2014). Il collabore avec la Compagnie Interface pour laquelle il écrit les textes de *Shabbath* (2009) et de *L'Oubli des Anges* (2012), spectacles qui connaissent un accueil enthousiaste au Festival Off d'Avignon, à

Paris et en tournée mondiale. *Noces de joie* (2019), dont il signe le texte, est présenté au Festival Off d'Avignon en 2022. Il fonde la Compagnie Hussard de Minuit pour laquelle il signe la mise en scène et l'écriture de *Hannes, dialogues pour l'enfant volé* (Petithéâtre de Sion), de *Van Gogh, si près de la nuit* (Interface Zone Sud, Pulloff Théâtres, Théâtre de la Tuffière, Festival du Balcon du Ciel), *Saint-Exupéry, volé au ciel* (Spectacle d'été de la Ville de Sion, Pulloff Théâtres, de Lausanne, Journées de la Francophonie au Théâtre Splendor d'Aoste, Théâtre du Pantographe de Vevey, Théâtre du Dé d'Evionnaz) et *Premier Amour* de Samuel Beckett (Théâtre Alizé de Sion et Pulloff Théâtres de Lausanne). En 2015, à l'occasion du bicentenaire de l'État du Valais, il rédige les textes en français de *13 Tableaux étoilés du Valais* qui sont notamment mis en musique par le compositeur Valentin Villard. Depuis 2017, il est directeur artistique de Nova Malacuria pour les spectacles d'été de la Ville de Sion. Il écrit, met en scène *Dracula* (2017), *Don Quichotte ou le possible Chevalier impossible* (2019). En 2022, il écrit et met en espace le projet *Eli, Eli ! Une passion*, pour les 90 ans de la Schola de Sion. En 2023, la pièce *Circus* qui a été commandée par le metteur en scène Jean-Gabriel Chobaz, est créée au Pulloff Théâtres de Lausanne. En 2023, il écrit et met en scène le spectacle d'été de la Ville de Sion, *Sherlock Holmes, la Veuve Damnée* à l'occasion des 50 ans du GTS. Il est codirecteur depuis 2024 du Théâtre Indocile de Sion.

Extraits de journal de création

Stéphane Liard

« Comme par des marches descendant vers une eau profonde »

3 décembre 21 : La première fois que j'ai lu Premier Amour, j'avais vingt-huit ans. Le texte m'avait soufflé. Je me souviens de m'être dit : ce personnage est tellement le contraire de toi, en voilà un que tu ne joueras jamais.

5 mai 22 : Dans le parcours qui m'unit à mon ami Stéphane A., il s'agit d'aller du macroscopique au microscopique. De Dracula, Van Gogh, Saint Exupéry au soliloque de Premier Amour. Du mouvement collectif à l'immobilité solitaire. Que le vertige advienne du presque rien.

20 mai 22 : S'engouffrer dans l'immensité du rien, donner à vivre ce qui affleure, ce qui surgit subrepticement puis échappe.

22 mai 22 : Quentin Mouron, jeune écrivain, écrit sur Facebook : *Je suis presque soulagé de constater que le mec éclaté du train de 7 h., avec sa canette de 88, sa trottinette électrique et son masque porté sous le menton pendant la pandémie, a toujours sa canette, sa trottinette et son masque sous le menton après la pandémie. Dans un monde convulsif, toute marque de stabilité est bonne à prendre. C'est beckettien !*

10 juin 22 : Je pense à P., jeune patient autiste, en mémorisant la rencontre avec Lulu, femme mystérieuse. Comme le personnage, il saute abruptement d'un objet à l'autre, se mithridatise face au rapprochement et guerroye vaillamment contre l'émergence des sentiments.

11 septembre 22 : cette épitaphe quand même ! « *Ci-gît qui y échappa tant, qu'il n'en échappe que maintenant* ».

2 octobre 22 : Paradoxe du comédien : le personnage de Beckett ne parle pas aux gens. Or, en le jouant, il s'agit de facto de quelqu'un qui parle aux gens.

6 octobre 22 : Jean-Paul Favre, comédien formidable, dit que Beckett s'adresse aux morts. Il a raison.

20 novembre 22 : La quête du rien, que brigue le personnage pour se soustraire à toute sollicitation relationnelle, m'apaise. Je dois me méfier de la misanthropie qui m'anime et que je soupçonne, à certains moments, galopante. La mienne ou la sienne ?

23 novembre 22 : Moi qui donne des noms à tout le monde, et parfois pas les bons, mais ça c'est à cause de mon papa, je réalise que je ne me suis jamais demandé comment s'appelle le vagabond que j'incarne.

4 décembre 22 : Travail sur la dentelle et la friabilité de l'univers beckettien. Cela menace, à chaque moment, de se dégligner. Notre mémoire n'est pas un grenier où les choses s'entassent et se pétrifient, c'est un organisme autonome générant son propre mouvement et ses torsions. C'est elle qui nous réinvente.

1 janvier 23 : Lacan dit que dès qu'on ouvre la bouche, on ment. Je souscris.

4 mai 23 : J'arrête le théâtre, je suis dépassé, « ob-scène » (déf : qui n'a même plus lieu d'être sur scène). Cela fait trois fois de

suite que j'assiste au spectacle d'un.e comédien.ne qui parle de iel-lui-elle-eux, de ses traumas, le tout saupoudré de revendications identitaires.

5 mai 23 : Je continue le théâtre. Pour dire des textes d'auteurs qui ont des choses à dire. Que le ciel me préserve d'imposer mes machins à moi sur scène. Si ça me prend, je me promets de refaire une tranche de psychothérapie. Que le récepteur soit payé, et n'ait pas à payer, pour écouter mes états d'âme.

6 mai 23 : Boomer ?

7 mai 23 : Le mot *boomer* désigne une personne née pendant le *baby-boom* (1945 – 1965). Je suis né en 66.

6 juin 23 : Ce jeune patient qui me dit, se remémorant un événement, qu'il est étonné de ne pas avoir *supprimé* ce souvenir. Supprimer !

18 juin 23 : « *La fête, qui était une rupture dans le continuum de la vie quotidienne, est devenue le tout de la vie quotidienne* » Philippe Muray, sociologue. « Premier Amour » est écrit en 1945. Son héros, qui cherche à se dessaisir de toute action, égratigne l'*Homo Festivus* d'aujourd'hui, qui, dans ce monde épileptique où il faut s'« éclater », s'époumone à courir après des divertissements, doit se réaliser, briller, aller bien, gérer ses émotions, être célèbre, exhiber son ego sur Insta, ses voyages et son assiette sur Facebook, ses prouesses sur LinkedIn. Pour halluciner qu'il est unique. Il serait plus apaisant de reconnaître qu'au fond, nous sommes tous plutôt ordinaires.

20 Juillet 23 : Beckett aurait eu en horreur les coachs de vie.

6 août 23 : Le travail réside dans la scansion donnée par la ponctuation. La respiration est dans les virgules et les points. L'objectif est de trouver le juste rythme pour délivrer ce texte. Depuis quelques jours, je me transforme en points et en virgules. C'est là que bat le cœur du texte. Jouer, ce ne serait pas interpréter, mais se faire le porte-parole des anfractuosités révélées par la rythmique du discours. Le « heart-beat » beckettien. J'en ai pour jusqu'à la tombe.

